



**HAL**  
open science

**Martyrs de la foi catholique, combattants de l’Eglise  
romaine : les héros du théâtre de l’Université  
Saint-Joseph de Beyrouth (1875-1914)**

Chantal Verdeil

► **To cite this version:**

Chantal Verdeil. Martyrs de la foi catholique, combattants de l’Eglise romaine : les héros du théâtre de l’Université Saint-Joseph de Beyrouth (1875-1914). 2012. halshs-00766021

**HAL Id: halshs-00766021**

**<https://shs.hal.science/halshs-00766021>**

Preprint submitted on 17 Dec 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Martyrs de la foi catholique, combattants de l'Eglise romaine : les héros du théâtre de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth (1875-1914)

Chantal Verdeil, LARHRA / INALCO

Résumé : Fleuron de la mission jésuite de Syrie, l'université Saint-Joseph désigne un établissement composite, qui comprend différentes institutions par leur objet, leur statut juridique, leur niveau (primaire, élémentaire, supérieur) et les diplômes qu'elles délivrent. On sait quelle place occupe le théâtre dans l'éducation jésuite. Ceux de Beyrouth n'ont pas failli à la tradition et très vite une scène est aménagée dans l'enceinte de l'Université. Les représentations que les élèves et leurs professeurs y donnent ont contribué à la naissance du théâtre à l'occidentale dans le monde arabe. Mais pour les jésuites, elles ont surtout une dimension pédagogique. A travers pièces, dialogues et discours, ils indiquent à leurs élèves la voie à suivre : la fidélité à la foi catholique et romaine... jusqu'à la mort.

Fleuron de la mission jésuite de Syrie, l'université Saint-Joseph désigne un établissement composite, qui comprend différentes institutions par leur objet, leur statut juridique, leur niveau (primaire, élémentaire, supérieur) et les diplômes qu'elles délivrent<sup>1</sup>. Sa fondation remonte à l'année 1875 quand le collège-séminaire établi par les pères de la Compagnie de Jésus à Ghazir déménage à Beyrouth. Durant ce premier quarantenaire (1875-1914), l'Université Saint-Joseph comprend des classes élémentaires, un collège, un séminaire reconnu comme faculté de théologie par le Saint-Siège après 1881, une faculté de médecine (1883) et de pharmacie (1889), une faculté d'études orientales (1902) auxquels vient s'adjoindre en 1913 une école de droit<sup>2</sup>. A la rentrée 1877, elle scolarise 319 élèves (dont 89 en cours élémentaire et 42 séminaristes)<sup>3</sup>. En 1913-1914, ses effectifs ont presque triplé : les élèves sont

---

<sup>1</sup> Au XIX<sup>e</sup> siècle l'imprimerie catholique et l'observatoire de Ksara qui ne sont pas dévolus à l'enseignement font partie de l'USJ aux yeux des jésuites.

<sup>2</sup> L'ouverture de l'école d'ingénieur, prévue pour le mois de novembre 1914, ne put pas avoir lieu à la date fixée. Cette école accueille ses premiers élèves en novembre 1919. Jean Ducruet, sj, *Faculté d'ingénierie, Livre d'or, 1919-1999*, Beyrouth: Université Saint-Joseph 1999, 12-13.

<sup>3</sup> AFSJ, (Archives jésuites de France, Vanves), RPO 43, IX, *Cinquantenaire de l'Université Saint-Joseph. 1875-1925, 1925*, Beyrouth, Imprimerie catholique, 78 pages, p. 40-41. Jean Ducruet, sj, *Un siècle de coopération Franco-Libanaise au service des professions de la santé*, Beyrouth : Imprimerie

désormais 507 (dont 182 en cours élémentaires), les séminaristes 48, les étudiants en médecine 305, les juristes 31, et les étudiants de la faculté orientale, 3<sup>4</sup>. Au total, 894 garçons et jeunes gens étudient à l'Université dont les bâtiments (école élémentaire, collège, séminaire) occupent d'abord l'îlot qui s'étend de l'actuelle rue Saint-Joseph jusqu'à la rue Huvelin, avant de s'établir le long de cette dernière. C'est là que s'installent les facultés de médecine et de pharmacie qui déménagent en 1912 rue de Damas et cèdent la place à l'école de droit<sup>5</sup>.

Majoritairement catholiques, écoliers, collégiens et séminaristes forment la majorité des effectifs. Tous ne reçoivent pas le même enseignement : une fois leur cursus élémentaire achevé, les élèves se divisent selon deux cours, l'un dit de français, l'autre dit classique (avec latin et grec) ; les deux comprenant un solide enseignement en arabe. Les séminaristes sont invités à suivre le second avant de poursuivre leur formation en théologie et en philosophie. Différents dans leur organisation, ces cursus dispensent cependant une éducation commune. Quel en était le contenu ? Quelles idées les jésuites voulaient à la fois inculquer à leurs élèves et défendre devant leurs parents ? Quels héros proposaient-ils comme modèles ? Pour répondre à ces interrogations, cet article propose une analyse des pièces de théâtre et autres séances données à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth entre 1878 et 1914<sup>6</sup>. On sait quelle place occupe le théâtre dans l'éducation jésuite. Ceux de Beyrouth n'ont pas failli à la tradition et très vite une scène est aménagée dans l'enceinte de l'Université. Les élèves s'y donnent en représentation une ou

---

catholique 1982, 232. J. Ducruet, sj, *Université Saint-Joseph de Beyrouth, Faculté de droit, de sciences politiques et économiques, Livre d'or 1913-1993*, Beyrouth : Université Saint-Joseph 1995, 14.

<sup>4</sup> ALSI (Archives de la Compagnie de Jésus au Liban), Faculté orientale de Beyrouth : Histoire et documents divers, p. 181, 25 octobre 1913.

<sup>5</sup> Jean Ducruet, sj, *Un siècle de coopération*, 42-43.

<sup>6</sup> Une quarantaine de programmes ont été retrouvés dans les archives jésuites à Vanves. D'abord imprimés en noir et blanc, d'un seul feuillet recto-verso parfois, ils deviennent ensuite plus élaborés : apparaissent la couleur et des dessins tandis que le papier s'épaissit, ce qui permet des pliages plus sophistiqués : le programme de la séance intitulée *Charité*, se déplie comme un triptyque dont chacun des pans décline un des aspects : l'aumône, l'hospitalité et le pardon. AFSI, RPO 62, Fêtes, *Charité*., 1910.

plusieurs fois par an, devant un public plus ou moins large. A chaque fois, un programme qui indique, avec plus ou moins de détail, les thèmes traités, les personnages évoqués et les valeurs défendues lors de ces différentes séances. Ces représentations ont contribué à la naissance du théâtre à l'occidentale dans le monde arabe. Mais pour les jésuites, elles ont surtout une dimension pédagogique. A travers pièces, dialogues et discours, ils indiquent à leurs élèves la voie à suivre : la fidélité à la foi catholique et romaine... jusqu'à la mort.

## 1. Le théâtre à Beyrouth et dans la pédagogie jésuite

Peu après le déménagement du séminaire-collège de Ghazir à Beyrouth, et la création de l'Université Saint-Joseph, les jésuites font aménager un théâtre dans leur établissement. En 1878, « des matelots viennent dresser le théâtre »<sup>7</sup>, sans doute une estrade qui devient permanente par la suite. En 1908, une photo de la scène, pavoisée aux couleurs ottomane et française figure dans une plaquette de présentation de l'Université<sup>8</sup>. Depuis 1903, le théâtre est éclairé au gaz<sup>9</sup>. Plusieurs fois par an, un public nombreux et choisi s'y presse pour assister aux représentations données par les élèves ou, plus rarement, leurs professeurs. En 1879, pour la première fois, « tous les grands personnages de la ville » sont invités à l'occasion de la remise des prix, et les consuls de France, d'Italie, d'Espagne, de Russie, de Grèce, le gouverneur, le pacha, l'estimateur de la douane et le chef de la municipalité assistent à une séance dramatique intitulée *Agapit martyr de 15 ans*<sup>10</sup>. L'université Saint-Joseph reprend par là, après quelques années d'interruption dues

---

<sup>7</sup> ALSI, *Diaire de Beyrouth, Résidence puis Université Saint-Joseph, Beyrouth (1872-1882)*, 21/7/1878.

<sup>8</sup> AFSI, *Université Saint-Joseph, Beyrouth, 1908*, Paris, Le Caire.

<sup>9</sup> En novembre 1903, les jésuites y installent le gaz. Les frais s'élèvent à 500 francs mais cette source d'énergie, jugée plus commode, présente moins de danger que le pétrole, et commence à être adoptée par des « maisons qui font concurrence ». ALSI, *Consultes de la maison de Beyrouth*, 6/11/1903 et 1/12/1904.

<sup>10</sup> ALSI, *Diaire de Beyrouth, Résidence puis Université Saint-Joseph, Beyrouth (1872-1882)*, 29/7/1879. AFSI, *Proclamation des résultats des examens, Séance dramatique, Agapit, martyr de 15 ans*, 1879.

sans doute au déménagement, des usages qui étaient les siens lorsqu'elle était établie, sous un autre nom, dans la montagne libanaise. Après l'installation à Beyrouth, le public devient plus urbain et plus séculier : émirs, patriarches et évêques cèdent la place aux consuls européens et aux fonctionnaires de l'Empire ottoman<sup>11</sup>. Il varie cependant selon les pièces et la langue employée : en février 1904, patriarches et évêques applaudissent la pièce donnée en arabe<sup>12</sup>. Pendant longtemps, il reste très masculin : certaines invitations précisent explicitement que « seuls les messieurs sont admis »<sup>13</sup> et en 1904, les pères interdisent aux élèves d'assister à une représentation donnée dans leur théâtre par « les jeunes gens du cercle de Saint-Georges » parce que les dames y sont conviées<sup>14</sup>. Pourtant, quelques mois auparavant, ils avaient autorisé leurs hôtes à venir en famille pour une représentation dramatique en français. Le développement de l'Université (et notamment de la faculté de médecine) implique le recrutement d'enseignants laïcs qu'il serait indélicat de convier sans leurs conjoints et leurs enfants. En ce mois de février 1904, les jésuites avaient réservé 120 places à leurs « invités étrangers » parmi on reconnaît de nombreux Européens (professeurs de l'Université, consuls, délégué apostolique) mais aussi des familles locales (les Yared ou les Eddé)<sup>15</sup>.

Même sommaire, la scène de l'Université Saint-Joseph appartient à la vie culturelle de Beyrouth, où comme au Caire ou à Damas, le théâtre « à l'occidentale » fait son apparition dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>16</sup>. Au Caire, les premiers

---

<sup>11</sup> En août 1859, « le patriarche latin de Jérusalem, Mgr le patriarche maronite et quatre évêques de sa nation, les émirs de Ghazir et une foule nombreuse » assistent à la représentation donnée à l'occasion de la distribution des prix. ALSI, Diaire de Ghazir (résidence), 11/08/1859.

<sup>12</sup> Le 16 février 1904, « le patriarche syrien, Mgr Rahmani, Mgr Fakaki, Mgr Paul Debs » assistent à une représentation dramatique en arabe. ALSI, Diaire de l'Université Saint-Joseph, 16/2/1904.

<sup>13</sup> C'est le cas le 21 février 1882, le 6 février 1883, le 17 février 1885. AFSI, RPO 62, Fêtes.

<sup>14</sup> ALSI, Consultes de la maison de Beyrouth, 26/04/1904.

<sup>15</sup> ALSI, Diaire de l'Université Saint-Joseph, 14/2/1904.

<sup>16</sup> Marûn Naqqash est considéré habituellement comme un des premiers à avoir introduit le théâtre « à l'occidentale » dans le monde arabe avec des pièces inspirées de Molières jouées en 1847 et 1848. Abû Khalîl al-Qabbâni qui crée une première pièce à Damas en 1865, est présenté comme le

théâtres sont aménagés au tournant des années 1870 : le 1<sup>er</sup> novembre 1869, Isma'il inaugure le théâtre khédivial de l'opéra construit « en face du théâtre de la comédie à Azbakiyya ». A Damas, le théâtre ouvre ses portes presque trente ans plus tard, en 1898<sup>17</sup>. Signe de cet engouement nouveau, plusieurs associations sollicitent le droit d'utiliser la scène des jésuites, le cercle Saint-Georges mais aussi « des messieurs et anciens élèves »<sup>18</sup>. Sans doute s'agit-il d'amateurs, comme les élèves et les professeurs, et non de troupes plus professionnelles à l'instar de celles que l'on voit se monter à Damas et plus encore en Égypte à la fin du XIX<sup>e</sup>, siècle mais ces dernières peuvent parfois leur prêter main forte : en 1904, une « troupe d'artistes de Beyrouth » apporte gracieusement son concours à la séance offerte à l'occasion de la visite du P. Provincial<sup>19</sup>. Cette collaboration ponctuelle, comme les représentations dramatiques données à l'Université Saint-Joseph illustrent de façon concrète le rôle, maintes fois relevé, des missions chrétiennes dans l'apparition du théâtre « à l'occidentale » au sein du monde arabe<sup>20</sup>. Car les jésuites ne sont pas les seuls à proposer de tels divertissements : à l'orphelinat de garçons des Filles de la Charité à Beyrouth, « Tous les apprentis [...] sont exercés à jouer en français de petites comédies et donner des représentations dans une salle de théâtre bien aménagée<sup>21</sup>. » Au rire, les jésuites préfèrent le sérieux et les pleurs du drame ou de

---

fondateur du théâtre syrien. Comme Salîm al-Naqash (neveu de Marûn) ; ou 'Adib Ishâq il émigre en Egypte où il poursuit sa carrière. Heidi Toelle, Katia Zakharia, *A la découverte de la littérature arabe du VI<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris : Flammarion 2003, 209.

<sup>17</sup> Monica Ruocco, « La Nahda par l'iqtibâs (1), Naissance du théâtre arabe », in : *Histoire de la littérature arabe moderne*, Boutros Hallaq, Heidi Toelle, eds, Arles, Sindbad, 2007, 151-191.

<sup>18</sup> ALSI, Consultes de la maison de Beyrouth, 1880-1920, octobre 1885 et 2/12/1890. La première fois, les Pères mettent comme condition que les dames ne soient pas admises, et la seconde fois ils refusent parce que les dames sont invitées.

<sup>19</sup> AFSI, RPO 62, Collège secondaire 1877-1957, Fêtes 1904-1957 (désormais RPO 62, Fêtes) L'immaculée conception, Séance offerte par les congréganistes au P. Bouillon, provincial de la province de Lyon, 9 décembre 1904.

<sup>20</sup> Eve Feuillebois-Pierunek, *Le théâtre dans le monde arabe*, <http://www.youscribe.com/catalogue/rapports-et-theses/savoirs/sciences-humaines-et-sociales/le-theatre-dans-le-monde-arabe-1525979>, consulté le 13 novembre 2012. Voir aussi Ruocco, « La Nahda », 151-191.

<sup>21</sup> Maurice Pernot, *Rapport sur un voyage d'étude à Constantinople*. p. 186, cité par Jacqueline Jondot, *Les écrivains de langue anglaise au Proche-Orient arabe*, thèse de doctorat dirigée par J. Aubert, Université Lumières Lyon II, 1393 pages, p. 193.

la tragédie. A l'instar des premières pièces théâtrales arabes, ils accordent une large place à la musique comme au chant. Dans *Maurice* (1883), les jeunes chrétiens chantent durant les deux premiers actes, et les soldats de la légion thébaine font de même au cours des deux suivants. Au cinquième acte, ils laissent la place à un chœur final avec accompagnement d'orchestre qui interprète du Bellini<sup>22</sup>. Dans ce cas, comme pour la plupart des séances, les maîtres de musique de l'Université (Panunzio, Bosi, Pasculi, Gianelli) comme les élèves musiciens sont mis à contribution. Acteurs et musiciens sont amateurs, ce qui explique sans doute les impressions mitigées que rapporte le journal (le *diare* dans le vocabulaire de la Compagnie de Jésus) de la résidence de Beyrouth. En 1878, la pièce est « bien jouée », alors qu'après la représentation du troisième acte d'Héraclius en 1884, le père [Salzani] note : « Tout a été bien médiocre »<sup>23</sup>. Il reste que le théâtre de l'Université Saint-Joseph appartient à la vie mondaine de Beyrouth. Grâce à lui, les jésuites peuvent espérer briller devant les milieux qui les fréquentent, (consuls, pachas, Européens, prélats et clercs), dont ils attendent reconnaissance et appui.

Le théâtre fait partie de la sociabilité des missionnaires et entretient le prestige de l'Université, mais il est surtout prisé pour ses vertus pédagogiques : dignes héritiers du *ratio studiorum* toujours en vigueur dans leurs établissements au XIX<sup>e</sup> siècle (au prix de quelques adaptations<sup>24</sup>), les jésuites de Beyrouth ont volontiers recours à des exercices oraux et publics. « Tragédie », « scènes historiques », « séances dramatiques », « drame » en tant d'actes et en vers, « académies » les qualifient de façon plus précise sur les programmes que le mot « théâtre », bien utile mais très

---

<sup>22</sup> AFSI, RPO 62, Fêtes, Maurice, tragédie en 5 actes et en vers par un P. de la Compagnie de Jésus.

<sup>23</sup> ALSI, *Diare* de Beyrouth, Résidence puis Université Saint-Joseph, Beyrouth (1872-1882), 29/7/1879. ALSI, *Diare* de l'Université Saint-Joseph, 25/7/1884.

<sup>24</sup> Philippe Rocher, *Le goût de l'excellence, Quatre siècles d'éducation jésuite en France*, Paris : Bibliothèque Beauchesne, 2011.

général et qui n'y figure pas<sup>25</sup>. Outre les représentations théâtrales proprement dites, des « séances » et autres « académies » sont organisées chaque année, souvent à l'occasion des vœux de fin d'année, de la fête du père Recteur ou de la présence d'un visiteur que l'on tient à honorer de façon particulière (consuls, supérieurs...). Pour les premières, les jésuites ont recours à des œuvres de circonstance, rédigées le plus souvent par des pères de la Compagnie : point de grands classiques dont les œuvres doivent pourtant figurer aux programmes de leurs élèves<sup>26</sup>. L'Université Saint-Joseph privilégie des auteurs moins reconnus mais dont les œuvres paraissent plus sûres au plan moral et religieux. Ils ont aussi recours à des textes adaptés au jeune âge de leur public. *Héraclius ou l'exaltation de la Sainte Croix*, tragédie en 5 actes et vers avec chœur, a été écrite par le R.P. Marie-Marcel Chopin, professeur de belles lettres à l'Université en 1883-1884, qui est sans doute l'auteur du *Maurice* donné l'année précédente<sup>27</sup>. Amîn Machhûr, professeur de rhétorique à l'Université, a composé *Al-Kafârat* (l'expiation) jouée en 1909<sup>28</sup>. Les jésuites de Beyrouth puisent aussi dans les pièces jouées dans leurs collèges de France : *Le roi des oubliettes*, joué en 1885 et *Le solitaire des tombeaux*, (1887) sont de la plume d'un mystérieux P. Camille, lui aussi de la Compagnie de Jésus<sup>29</sup> ; *Le Lis sanglant* (1890), et *Alfred le Grand* (1894) font partie des nombreuses œuvres du P. Henri Tricard, auteur prolifique de pièces édifiantes destinées aux élèves<sup>30</sup>, dont le *Garcia Moreno* a

---

<sup>25</sup> En arabe, le mot *masrah*, utilisé aujourd'hui pour désigner le théâtre ne s'impose que dans les années 1950. On ne le trouve pas non plus sur les rares programmes en arabe conservés dans les archives de la Compagnie à Vanves.

<sup>26</sup> Monica Ruocco, « La Nahda par l'iqtibâs », 158.

<sup>27</sup> Les sources historiques de la pièce sont présentées de la même façon.

<sup>28</sup> AFSI, RPO 62, Fêtes, *Al-kafârat*, Mâ'sâat nathriyat bi arba'at fusûl yatakhallulahâ cha'r wa ghina' (l'expiation drame en 4 actes avec poésie et chants).

<sup>29</sup> AFSI, RPO 62, Fêtes, *Le solitaire des tombeaux*, drame en trois actes avec prologue par le R.P. Camille de la Compagnie de Jésus, le mardi 22 février 1887 ; *Le roi des oubliettes*, drame en 3 actes, par le R.P. Camille de la Compagnie de Jésus, le mardi 17 février 1885.

<sup>30</sup> AFSI RPO 62, Fêtes, *Le Lis sanglant*, drame en quatre actes et en vers par le P. H. Tricard, sj, le dimanche 16 février 1890 ; *Garcia Moreno*, drame en trois actes et en vers par le R.P. Perroy, sj, le dimanche 6 février 1891. Cette pièce figure dans un recueil de pièce du P. Tricard. Henri Tricard sj, *Garcia Moreno, drame en cinq actes et en vers*, Paris : Retaux-Bray, Libraire Editeur : 1889. AFSI, RPO 43, 2, *Alfred Le Grand*, drame en quatre actes, en vers, par le P. Tricard, sj, musique du P. A. Gondart, sj, 6 février 1894.



vraisemblablement servi de trame pour la pièce au même titre composé par le P. Perroy, jésuite au Proche-Orient. *Tharsicius martyr*, mystère en six tableaux (1914) est du aux pères Charmot et de la Messuzière<sup>31</sup>. D'autres, comme *Le dernier des Macchabées* (1884) ou *Le martyr de Saint Agapit* (1879, 1889) sont anonymes<sup>32</sup>. Les jésuites adaptent enfin des textes retenus en raison des idées qu'ils défendent tout autant, si ce n'est plus, que pour leurs qualités littéraires. La pièce d'Henri de Bornier (1825-1901) *La fille de Roland*, créée en 1875 à Paris avec Sarah Bernhardt dans le rôle principal est adaptée en 1882<sup>33</sup>. En 1902, les élèves montent *Le Pater* de François Coppée (1842-1884), lui aussi académicien, dont le texte inspire aussi une séance sur le pardon en 1910. Ce drame en un acte et en vers, animé, selon son auteur « par un sentiment très humain et la morale évangélique »<sup>34</sup>, se déroule durant les journées de mai 1871 ce qui lui valu d'être interdit par la censure de la troisième République<sup>35</sup>. Lu à Paris, *Le Pater* a été joué à Bruxelles, Londres, Genève et à Beyrouth dans le collège des jésuites qui ne pouvaient que se sentir proches de ce poète parnassien, élu à l'Académie française en 1884, anti-dreyfusard notoire et membre fondateur de la ligue de la patrie française. Plus surprenant peut paraître le recours à Victor Hugo, dont les élèves ont empruntés aux *Burgraves* les dialogues

---

<sup>31</sup> AFSI RPO 47, Séances, *Pro Hostia*, au R.P. Louis Galtier, à l'occasion de ses derniers vœux, *Tharsicius martyr*, mystère en six tableaux par les PP Charmot et de la Messuzière, 1<sup>er</sup> février 1914.

<sup>32</sup> AFSI RPO 62, Fêtes, Proclamation du résultat des examens, séance dramatique, *Agapit, martyr de quinze ans*, 29 juillet 1879 ; *Le martyre de Saint Agapit*, drame en trois actes avec chœurs et orchestres, le dimanche 3 mars 1889 ; *Inqirâd dawulat al-makâbiyyin*, ruwâyah mafjuhah târikhiriaah dhât khamsat fusûl, hadatha fî bayrût ârba'a sinîn qabla al-mesîh, (*Les derniers des Maccabées*, tragédie en cinq actes, dimanche 4 mai 1884), la traduction française est moins précise que la présentation en arabe qui indique : récit dramatique et historique qui s'est déroulé à Beyrouth quatre ans avant le Messie.

<sup>33</sup> AFSI RPO 62, Fêtes, Séance dramatique, *Le fils de Roland*, par le vicomte Henri de Bornier, 21 février 1882.

<sup>34</sup> François Coppée, *Le Pater*, drame un acte, en vers, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1890, 30 pages. Lettre de François Coppée à monsieur Francis Magnard, directeur du *Figaro*, Paris 19 décembre 1889, *Le Pater*, p. 10-11. *Le Pater* met en scène mademoiselle Rose dont le frère, abbé, a été fusillé par les Communards. D'abord assoiffée de vengeance, Rose se range bientôt à des pensées plus chrétiennes, accepte de pardonner aux bourreaux de son frère chéri et donne l'asile à un fédéré qu'elle sauve des mains des Versaillais.

<sup>35</sup> François Coppée, *Le Pater*, drame un acte, en vers, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1890, 30 pages. Josette Parrain, « Censure, théâtre et Commune (1871-1914) », *Le mouvement social*, n° 79 (juin 1972), 327-342, p. 337.

d'une séance sur l'hospitalité. Encore s'agit-il d'une pièce de 1843 qui met en scène des princes et des hommes d'armes dont ils n'utilisèrent vraisemblablement qu'un passage à la fin de la première partie : « Donc, jeunes gens, si fiers d'être puissants et forts / Songez aux vieux ; et vous vieillards, songez aux morts ! / Soyez hospitaliers surtout ! C'est la loi douce / Quand on chasse un passant sait-on qui l'on repousse ? »<sup>36</sup> Les jésuites puisent enfin dans la littérature enfantine : *Mon petit Trott*, best seller d'André Lichtenberger publié en 1898 leur fournit l'argument d'une séance sur l'aumône en 1910<sup>37</sup>.

Les élèves se livrent aussi à des performances plus scolaires dans le cadre des « académies » et autres « séances », sorte de joutes oratoires où des jeunes gens choisis rivalisent d'éloquence souvent en différentes langues. Ils perpétuent ainsi la tradition des académies, définies par le *Ratio Studiorum* comme « une réunion de gens studieux, choisis parmi tous les étudiants, rassemblés sous la présidence d'un préfet pris parmi les Nôtres, et se donnant pour fin de pratiquer certains exercices particuliers, relevant des études »<sup>38</sup>, mais l'académie sert aussi à désigner la séance d'exercices publiques où alternent (du moins à l'Université Saint-Joseph) compliments, narrations, dialogues, poèmes, églogues, récits, élégies... et des morceaux de musique. Souvent plus modestes, leur structure est différente de celle des représentations dramatiques proprement dites : point de personnages à incarner, de lieu à figurer, ou d'époque à représenter. Elles ne forment pas un tout organique comme les pièces de théâtre, mais il arrive qu'un fil rouge relie entre eux tous les textes déclamés, et qu'à défaut d'une véritable intrigue, ils narrent aussi une histoire ou défendent un point de vue.

Pour les élèves, ces différents exercices constituent autant d'entraînement : il s'agit

---

<sup>36</sup> Victor Hugo, les *Burgraves*, 1843, [http : // www.ebooksgratuits.com](http://www.ebooksgratuits.com)

<sup>37</sup> André Lichtenberger, *Mon petit Trott*, Paris, Librairie Plon, 1898. En particulier le chapitre VIII, intitulé *Le Petit pauvre*, p. 95-115.

<sup>38</sup> *Ratio Studiorum, plan raisonné et institution des études dans la Compagnie de Jésus*, Paris : Belin 1997, 214.

de se former en faisant par soi-même<sup>39</sup>. Dans les deux cas, « on «montre» quelque chose ensemble, on se l'approprié, on le réalise ensemble ». Comme le note Jean-Yves Calvez, le théâtre constitue une « remarquable praxis collective », un « moyen éducatif puissant. »<sup>40</sup>. Pour les élèves, ce sont tout autant des occasions de briller devant leurs maîtres, leurs condisciples ou leurs parents, en particulier par leur maîtrise de différentes langues, le français et l'arabe d'abord, qui sont les deux langues employées pour les pièces de théâtre, mais aussi le latin, le grec, l'italien ou le copte, toutes langues enseignées à l'université. Ces séances offrent enfin une façon plaisante d'apprendre : « on doit proposer et varier les exercices, qui tout en étant utiles, sont aussi agréables et beaux, enjoint le *ratio*, afin d'inciter l'esprit des académiciens au travail par le plaisir qu'ils y trouveront »<sup>41</sup>. Exercices, à la fois individuel et collectifs, émulation, plaisir d'apprendre, tels sont les piliers de la pédagogie par le théâtre définie par les jésuites et pratiquée à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth. Les auteurs cités et les sujets abordés ne sont pas laissés au hasard, mais au contraire soigneusement choisis : « L'argument des tragédies et des comédies – qui ne doivent pas être que latines et très rares – sera sacré et pieux ; il n'y aura aucun intermède sinon latin et décent ; aucun personnage ni vêtement féminin n'y sera introduit », précise le *ratio studiorum* qui n'est donc pas appliqué dans toute sa rigueur, puisque les jésuites ont renoncé au latin et mettent en scène quelques rares personnages féminins (Jeanne d'Arc en 1910). Mais sur la question de l'argument, « fidèle et pieux », les jésuites de la nouvelle Compagnie ne transigent pas<sup>42</sup>. Etablissement catholique, l'Université Saint-Joseph met d'abord en scène des sujets religieux.

## 2. Combattre et mourir pour la foi.

---

<sup>39</sup> Jean-Yves Calvez, « Le « Ratio », charte de la pédagogie des jésuites », *Etudes* 3953 (septembre 2001), 207-218, p. 210.

<sup>40</sup> Jean-Yves Calvez, « Le « Ratio », p. 210.

<sup>41</sup> *Ratio Studiorum*, 215.

<sup>42</sup> *Ratio Studiorum*, 93.

Les principaux récits (narrés à travers des pièces ou des académies) plongent dans un passé lointain, antique ou médiéval. Ce recours à la grande histoire confère aux événements relatés un surplus de réalité et de véracité qui les rend encore plus à mêmes d'impressionner les élèves. Simultanément, l'éloignement dans le temps et dans l'espace autorise des arrangements que les auteurs ne répugnent pas à faire du moment qu'ils servent leur objectif: édifier leurs élèves. Henri Tricard ne s'en cache pas à propos de Vitus (*Le Lis sanglant*): « Le drame entier s'appuie sur une base historique. Des faits qui le composent, par un seul que ne soit vrai en lui-même, ou dont la vraisemblance ne se fonde sur d'autres événements contemporains. Nous avons rapproché quelques dates, idéalisé le personnage répugnant de Galère, enfin jeté Vitus dans la grande lutte qui s'engage à Nicomédie pour la signature des lois de persécution »<sup>43</sup>. Dans *Le dernier des Macchabées*, jouée en 1884, l'auteur (anonyme) admet que la présence du « saint vieillard Siméon, d'Anne et de Caïphe, de Pilate comme tribun à Beyrouth, ainsi que celle d'Hérode Antipas, autre fils d'Hérode, sont des faits vraisemblables bien que de pure invention ». Pour se justifier, il invoque son souci de « donner par là plus d'éclat au sujet et mieux montrer le rapport avec l'avènement futur du Messie »<sup>44</sup>. Situer l'action dans le passé donne aussi à l'auteur la possibilité d'écrire dans la langue châtiée qu'il veut transmettre aux élèves. A l'inverse, *Garcia Moreno*, drame contemporain<sup>45</sup> : « a fait commettre à l'auteur plus d'un vers prosaïque, dans l'expression de certains détails matériels de la vie publique ou privée. ». Ce dernier est tout prêt à le reconnaître : « Quand il s'agit d'un drame dont l'action se passe à une époque lointaine, au moyen-âge par exemple, on peut orner jusqu'à ces détails ; mais en retraçant des scènes qui se passaient il y a treize ans chez un peuple civilisé, ce serait cher payé une élégance

---

<sup>43</sup> Henri Tricard, Sj, *Le lis sanglant, drame en quatre actes, en vers*, Paris Retaux-Bray, libraire éditeur, 1887, 165 pages. (p. 6)

<sup>44</sup> AFSI, RPO 62, Fêtes, *Le dernier des Machabées*, notice historique, 1884.

<sup>45</sup> Le héros, né à Guayaquil en 1821 doit s'exiler et séjourner en France. De retour à Quito, il prend la tête du mouvement catholique et est élu Président de la République. Il lutte contre les franc-maçons et leurs « complots » avec le soutien de Pie IX, réélu en août 1875, il « tomba sous le poignard des francs-maçons en s'écriant : « Dieu ne meurt pas ! » ». AFSI, RPO 62, Fêtes, *Garcia Moreno, drame en trois actes et en vers*.

banale que de l'acheter au prix de la vraisemblance. »<sup>46</sup>. Les explications de cet auteur traduisent bien le souci des pédagogues jésuites du XIX<sup>e</sup> siècle : les valeurs morales ne s'enseignent bien que dans une langue parfaitement maîtrisée.

Avec l'Antiquité et le Moyen-Âge, les jésuites renouent avec un passé glorieux pour l'Église et la chrétienté : celui de la naissance du christianisme (de la période qui précède immédiatement son avènement aux grandes persécutions) et donc de l'Église primitive auxquels ils se veulent irréductiblement fidèles. Celui aussi d'une époque bénie où rois et chevaliers étaient soumis au bon vouloir de l'Église, autrement dit de ses clercs, évêques, prêtres et religieux. L'époque de la Réforme et de la Révolution française, si douloureuse pour l'Église et la Compagnie, est renvoyée aux oubliettes de l'histoire. Quand les séances traitent de sujets contemporains, c'est pour mettre en lumière les combats que mènent l'Église contre des forces violentes ou obscures (les communards, la franc-maçonnerie)<sup>47</sup>.

De ce passé quelles figures retiennent les jésuites ? Au premier chef des martyrs ou des combattants pour la foi : Agapit, Vitus, Maurice, Etienne, Anastase, Jeanne d'Arc, Tharcisius, Garcia Moreno, morts pour leur foi. De qui est-on martyr ? De l'empire romain : c'est le cas de Tharsicius d'Agapit, de Maurice, et de Vitus ; plus rarement des juifs, comme pour Etienne, et plus récemment des Anglais (Jeanne d'Arc), des communards (*Le Pater*) ou de la Franc-maçonnerie (Garcia Moreno). Jamais de l'islam, absent des drames antiques et lointain arrière-plan des pièces médiévales. La plupart de ces martyrs sont des hommes, plusieurs vivent dans la fleur de la jeunesse. Agapit est martyr « de quinze ans », Vitus, est dit « le Lis sanglant », fleur blanche de la « la vertu qui s'ignore » et de l'enfant innocent, qui serait « Encor plus ravissant » s'il était « empourpré de sang »<sup>48</sup>. Les élèves, qui ont

---

<sup>46</sup> Henri Tricard sj, *Garcia Moreno*, drame en cinq actes et en vers, Paris Retaux-Bray, Libraire Editeur, 1889, p. 6.

<sup>47</sup> Christian Amalvi, « Légendes scolaires du Moyen-Âge au XIX<sup>e</sup> siècle » in : *La fabrique du Moyen-Âge au XIX<sup>e</sup> siècle : Représentations du Moyen-Âge dans la culture et la littérature française au XIX<sup>e</sup> siècle*, Simone Bernard-Griffiths, Pierre Glaudes, Bertrand Vibert et Odile Parsis-Barubé eds, Paris :Champion, 2006, 57-69.

<sup>48</sup> Henri Tircard sj, *Vitus, (le lis sanglant)*, Paris, Retaux-Bray, libraire-éditeur, 1890, p. VIII.

le même âge, sont invités à partager son idéal : « vivre pur, mourir jeune et paré du martyre ! »<sup>49</sup>. Le martyr consommé, séances dramatiques et académies hésite entre la vengeance et le pardon. « Je vais mourir » annonce Saint Anastase devant les Perses, « mais bientôt la trompette annoncera partout votre défaite, et le Christ, aujourd'hui par ma mort outragé, demain sera vengé »<sup>50</sup>. De même Saint-Etienne se venge avant de triompher. D'autres textes suggèrent que le martyr pardonne à son bourreau et invite ses proches à faire de même. Ainsi l'héroïne du *Pater*, Rose, renonce à sa vengeance pour pardonner aux meurtriers de son frère et cache un communard poursuivi par la police.

Aux côtés des martyrs, empereurs (Héraclius, Charlemagne), roi (Alfred le Grand) et preux chevaliers (Roland), forment un second groupe de héros, souvent plus âgés, qui exaltent d'autres vertus : le courage au combat, la piété filiale (dans le fils de Roland)<sup>51</sup> et la miséricorde (dans *Alfred le Grand*)<sup>52</sup>. Rois, empereurs, hommes d'armes, martyrs parfois, combattent pour leur foi, des Saxons (Charlemagne), des Danois (Alfred le Grand), des Perses (Heraclius), des Anglais (Jeanne d'Arc), mais non des musulmans, avantageusement absents de l'Antiquité et du Moyen-Âge européen. La croisade apparaît pourtant dans *Le fils de Roland*, quand Amaury et son père Ganelon décident, à la fin de la pièce, de partir en Orient « pour chercher la mort en combattant pour Dieu ». Ainsi, Amaury rachète et expie la félonie de son père. Et sa mort en Terre Sainte au service de la foi achèvera sa rédemption.

---

<sup>49</sup> Tircard Henri sj, *Vitus, (le lis sanglant)*, Paris, Retaux-Bray, libraire-éditeur, 1890, p. VIII.

<sup>50</sup> AFSI, RPO 62, Fêtes, *Héraclius ou l'exaltation de la Sainte Croix*, tragédie en cinq actes et en vers avec chœurs par le P. Marie-Marcel Chopin, de la Compagnie de Jésus, professeurs de belles lettres à l'Université, le mardi 26 février 1884.

<sup>51</sup> Ganelon s'est retiré et vit caché sous le nom d'Amaury. Son fils montre sa bravoure et sa grandeur d'âme en sauvant le fils de Roland des Saxons, mais un des Saxons le reconnaît. Un sarrasin vient sans cesse provoquer Charlemagne : il remettra Durandal (l'épée de Roland) à celui qui le vaincra. Personne n'est capable de relever le défi, sauf le fils d'Amaury qui gagne l'épée fameuse. Mais son père est reconnu (par le Saxon) : le fils refuse l'honneur que veut lui faire Charlemagne et part en Palestine. AFSI RPO 62, Fêtes, *Le fils de Roland*, 1882.

<sup>52</sup> La pièce célèbre un « grand roi », qui combat ses ennemis et pardonne à celui qui se repend « Vous sauvez le pays dans un combat vainqueur, / Et le Christ humble et doux triomphe en votre cœur. / Frères, louange à Dieu pour sa miséricorde ! / A vos mâles efforts, quelle palme il accorde, / quel spectacle sublime il offre à notre foi : / un grand peuple qui naît sous les mains d'un grand Roi ! Henri Tricard sj, *Alfred le grand*, 160.

Sur toutes les séances, ou presque, plane l'ombre de la mort. Mais cette mort au nom de la foi est loin d'être triste : « O mes amis la mort est une fête quelle que cruelle qu'on l'apprête quand on doit mourir pour Jésus » s'exclame Agapit avant de rendre l'âme<sup>53</sup>. La mort pour Dieu ravit l'âme, elle annonce le triomphe du martyr, assure son Salut et lui confère la gloire : « Nous voulons mourir pour la foi, ouvrez-vous porte de la gloire » chante le Chœur dans Agapit. La musique est souvent mise à contribution pour que cette mort au nom de la foi ne sombre jamais dans la tristesse. Dans *Jeanne d'Arc*, la marche funèbre (C. Gounod) est immédiatement suivie d'une marche héroïque (Th. Dubois) qui suggère l'apothéose finale<sup>54</sup>. La mise en scène de ces martyrs, saints ou héros illustre la quête des grands hommes qui saisit l'élite culturelle arabe à la fin du XIXe siècle. Mais contrairement à Jirjis Zaydan ou Fares Antûn, les jésuites ne font aucune référence au passé arabe (seule la figure d'Abdel Kader est mentionnée) ou musulman de la région<sup>55</sup>. Leurs héros sont exaltés pour leurs valeurs religieuses : la foi signifie fidélité et obéissance aux commandements de l'Église et aux clercs qui les transmettent.

Cette foi que les élèves sont appelés à proclamer jusqu'au martyr est celle d'un catholicisme ultramontain. La Vierge y est à l'honneur à travers les commémorations en 1884 et en 1904 des trente ans puis des cinquante ans de la proclamation du dogme de l'immaculée conception. En 1884, les élèves rendent hommage à la « reine conçue sans péché », « unique beauté parfaite et sans tâche »<sup>56</sup>. En 1886, ils célèbrent Marie, patronne de la jeunesse<sup>57</sup>. Plus ambitieuse, la séance de 1904 évoque la vie de la Vierge en trois temps, le passé, le présent et l'avenir et propose, entre autres, un récit historique sur le pèlerinage à Lourdes, des apparitions aux

---

<sup>53</sup> AFSI, RPO 62, fêtes, *Le martyr de Saint Agapit*, 1889.

<sup>54</sup> AFSI, RPO, 62, fêtes, 1904-1957, *Jeanne d'Arc*, scènes historiques en 5 actes avec tableaux et Chœurs, Dimanche 8 mai 1910 à 3h, fête du P. Recteur .

<sup>55</sup> Anne-Laure Dupont, « Le grand homme, figure de la « Renaissance » arabe, in : *Saints et Héros du Moyen-Orient contemporain*, Catherine Mayeur-Jaouen ed, Paris : Maisonneuve et Larose, 2002, 47-73.

<sup>56</sup> AFSI, RPO 62, fêtes, *A Marie immaculée*, hommage de toutes les congrégations, 8 décembre 1884.

<sup>57</sup> AFSI, RPO 62, fêtes, *Marie, patronne de la jeunesse*, 5 juillet 1886.

stations des malades devant la grotte<sup>58</sup>. Aux côtés de la Vierge Marie, le Pape, « pontife-roi » fait partie des figures évoquées à plusieurs reprises. En 1888, les élèves rendent hommage à Léon XIII, dont ils rappellent quelques épisodes de la vie en insistant sur ses liens avec l'Orient<sup>59</sup>. En 1879, c'est son prédécesseur, Pie IX, « docteur infailible » qui avait été à l'honneur, lors d'une académie littéraire donnée à l'occasion de son cinquantième anniversaire épiscopal : les textes, en arabe, en français, en italien et en latin tissent sa vie et celle de Saint Pierre « fondement de l'Eglise de J.-C. vivant en Pie IX »<sup>60</sup>. L'Eglise à l'honneur est donc celle du XIX<sup>e</sup> siècle, héritière fidèle de l'Église primitive. C'est aussi une institution cléricale comme vient le rappeler la séance offerte aux séminaristes à l'occasion de leur première messe en 1889 qui insiste sur la « grandeur » et la « puissance » du prêtre », placé « au-dessus des anges », avant de conclure avec un dernier morceau interprété par le chœur et intitulé « À la lutte ! »<sup>61</sup>. Cette Église est donc combattante, jusqu'au martyr.

Plusieurs séances qui retracent des passages de l'histoire sainte ou exaltent des vertus particulières, s'apparentent à de véritables leçons de catéchisme. Quels points du dogme mettent-elles en avant ? La rédemption du monde par le Christ en opposant le « monde avant la venue de J.C. » bruissant des chants de guerre de Satan et des gémissements des esclaves syriens, à celui d'après « la venue de J.C. »<sup>62</sup>, ou encore les ailes brisées de l'âme « sans la foi » et ses élans vers l'apostolat et le martyr « dans la foi »<sup>63</sup>. Dans ces oppositions binaires, l'empire romain sert de repoussoir même si les pères, convaincus des hautes vertus de

---

<sup>58</sup> AFSI, RPO 62, fêtes, *L'immaculée conception*, Séance offerte par les congréganistes au P. Bouillon, provincial de la province de Lyon, à l'occasion du Jubilé de la proclamation du dogme de l'IC

<sup>59</sup> AFSI, RPO 62, fêtes, *Hommage reconnaissant de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth à sa Sainteté Léon XIII*, 1<sup>er</sup> janvier 1888.

<sup>60</sup> AFSI, RPO 62, fêtes, *Académie littéraire donnée à l'occasion du 50<sup>ème</sup> anniversaire épiscopal de Pie IX*, dimanche 3 juin 1877.

<sup>61</sup> AFSI, RPO 62, fêtes, *Le Sacerdoce, séance offerte par les séminaristes à leurs condisciples devenus prêtres*, dimanche 30 juin 1889.

<sup>62</sup> AFSI, RPO 62, fêtes, *Miserere et Te Deum*, Séance offerte au R.P. Recteur le 31 décembre 1896.

<sup>63</sup> AFSI, RPO 62, fêtes, *Le vol de l'âme*, séance académique offerte au P. Recteur à l'occasion de sa fête, 26 avril 1902.



l'enseignement du grec et du latin, ne peuvent le noircir complètement. Dans *Le dernier des Macchabées*, la décadence de l'empire romain rejoint celle de la dynastie juives des Hasmonéens et annonce la venue du Messie : « Le sceptre était ainsi tombé des mains de Juda », conclut la présentation de la scène ; « et dès lors, selon la prophétie de Jacob, le messie ne pouvait tarder de venir »<sup>64</sup>. Beaucoup de séances s'achèvent sur le triomphe de la vraie foi et de l'Église romaine qui en est la gardienne.

Les héros en sont soigneusement choisis. Souvent de noble extraction, ils sont parés de toutes les vertus : ardents défenseur de la foi, ils sont à la fois courageux, cultivés, intelligents et bons. Issus de bonne famille, ils pratiquent, à l'exemple du Petit Trott, une charité bien ordonnée. Leur jeune âge les met davantage à la portée des élèves : c'est surtout vrai pour les martyres, moins pour les hommes de pouvoir qui dessinent plutôt un idéal pour l'âge adulte. Soucieux de former une élite, les jésuites mettent en scène des dirigeants mus par leurs convictions religieuses et soumis à la volonté divine.

### 3. Eduquer des enfants, des garçons et des élèves.

Autant que la croix, étendard d'une Église combattante, les séances chantent « le divin enfant de la crèche », le fils de Marie, et le nouveau né de la Sainte Famille que protège l'archange Gabriel<sup>65</sup>. Au 31 décembre pour les vœux au P. Recteur, les chants de Noël (*Entre le bœuf et l'âne gris*, *Le grand ami viendra* (Botrel), *Berceuse de la crèche* (C. Franck), *Petit Jésus de Bethléem* (G. Doret))<sup>66</sup> ou les évocations de la crèche dessinent un tableau plus enfantin, plus rural et plus doux où trône l'enfant Jésus. Mais même dans ce cas l'Église combattante reprend parfois l'avantage.

Ainsi la séance intitulée « Le divin enfant de la crèche » s'achève-t-elle par un chant

---

<sup>64</sup> AFSI, RPO 62, fêtes, *Le dernier des Machabées*, notice historique, 1884.

<sup>65</sup> AFSI, RPO 62, fêtes, *Le divin enfant et la crèche*, académie de littérature arabe, 31 décembre 1888. *L'archange Saint Gabriel*, séance offerte au P. Recteur à l'occasion de sa fête, 29 avril 1894.

<sup>66</sup> Interprétées le 31/12/1910, à l'occasion des vœux au P. Recteur. AFSI, RPO 62, Fêtes, *Charité*, au R.P. Recteur, à l'occasion des vœux de Bonne Année, 31 décembre 1910.

intitulé « L'enfant du régiment »<sup>67</sup>. Les fleurs sont aussi associées à l'enfance et au martyr, comme dans le dialogue « L'enfant et la rose », où la rose, pourtant vouée à périr, exprime sa confiance en dieu : « Le Dieu qui nous donne la vie, Ne laisse jamais sans soutien. Heureux en lui qui se confie ! Il ne manque jamais de rien<sup>68</sup>. » Ces textes un peu mièvres alternent avec d'autres déclamés sur un ton beaucoup plus martial, qui glorifient le martyr avec force fanfare. Peut-être faut-il voir un reflet de la diversité de l'âge des élèves, des enfants encore petits, dont l'innocence et la fragilité rappellent celle des fleurs (la rose, le lis sanglant), à des jeunes gens plus virils dont on cherche à canaliser l'ardeur au service des combats de l'Église ?

Université oblige, plusieurs séances évoquent la vie des élèves : la distribution des prix ou les vacances, notamment à l'occasion des cérémonies qui marquent la fin de l'année scolaire : « Qui aime le plus les vacances ? » S'interroge-t-on en 1880, avant de poursuivre avec « une scène originale à toute vapeur avec refrain de mirlitons » intitulée « Le chemin de fer », dont les voies n'atteignent pas encore Beyrouth à l'époque<sup>69</sup>. Mais les thèmes religieux ne sont jamais loin et il arrive qu'une séance commence sur un ton léger pour s'achever sur des considérations plus sérieuses. C'est le cas en 1908, avec une « académie » offerte en l'honneur du P. Provincial à l'occasion de sa visite. Intitulée « Sur les routes », elle évoque successivement les « touristes » (qui empruntent, cette fois, la ligne Beyrouth-Damas), les conquérants (des conquistadors aux rapides du Yang Tse où s'écrit une « page d'épopée coloniale »), puis les apôtres (du Christ en Galilée au missionnaire qui fait ses adieux à sa mère)<sup>70</sup>. Ces petits spectacles peuvent aussi servir à justifier les choix pédagogiques du collège. En 1885, l'académie de grammaire intitulée « l'enseignement du français » porte successivement sur l'étude de la grammaire,

---

<sup>67</sup> AFSI, RPO 62, fêtes, *Le divin enfant et la crèche*, académie de littérature arabe, 1888.

<sup>68</sup> Nos Premières fleurs, académie de littérature, séance offerte au R.P. Tardy, nouveau recteur de l'Université, 31/12/1884.

<sup>69</sup> AFSI, RPO 62, fêtes, Distribution solennelle des prix, lundi 1<sup>er</sup> août 1881.

<sup>70</sup> AFSI, RPO 62, fêtes, *Le divin enfant et la crèche*, académie de littérature arabe, 1888. *Sur les Routes*, académie offerte au R.P. Chauvin, provincial de Lyon, à l'occasion de sa visite, 8 novembre 1908.

l'étude du latin et celle du grec<sup>71</sup>. L'objectif, en est souligné par une citation de Lafontaine qui figure en exergue du programme : « c'est faute d'admirer les Grecs et les Romains qu'on s'égaré en voulant tenir d'autres chemins ». Il s'agit de valoriser le cours « classique » qui ne rencontre pas, aux yeux des pères, le succès qu'il mérite. Beaucoup de séances, polyglottes, mettent en lumière, de façon plus indirecte, l'enseignement classique dispensé au collège. Le français est à l'honneur, ce qui témoigne, là encore d'une adaptation du *Ratio studiorum* (qui privilégie le latin) au contexte de la mission. Le latin et le grec viennent après l'arabe, prisé à l'Université. On aurait pu s'attendre à ce que le français soit davantage mis en avant par un établissement qui s'enorgueillit, à juste titre, de ses liens avec la France. De façon générale, les textes joués ou déclamés ne les évoquent pas explicitement. Nul doute que les pères savent recevoir le consul de France, lui qui les honore régulièrement de sa présence<sup>72</sup>, mais l'accent est davantage mis sur l'éducation religieuse. En 1888, à propos du pape, les élèves racontent le « drame d'Anagni » un des épisodes célèbres des relations exécrables qu'entretenaient la France et la papauté sous Philippe le Bel. L'année précédente, la dédicace « A la France » est en fait le titre d'une « séance polyglotte » donnée en l'honneur de l'abbé Charmetant, directeur de l'Œuvre des Écoles d'Orient où se succèdent des textes en latin, syriaque, copte, grec ancien et moderne, italien, arabe et français<sup>73</sup>. Les diaires de l'Université indiquent que les pièces en arabe alternent avec celles en français, parfois à quelques jours d'intervalle. Acteurs de la *Nahda*, les jésuites ont volontiers recours à des traductions : ainsi en janvier 1884, « les imprimeurs ont représenté Agapit tragédie en 4 actes traduite en arabe par le F. Elias. Elle a parfaitement réussi<sup>74</sup>. »

---

<sup>71</sup> AFSI, RPO 62, fêtes, *Académie de grammaire, l'enseignement du français*, séance offerte au P. Recteur à l'occasion de sa fête, 1<sup>er</sup> juin 1885.

<sup>72</sup> En 1902, elle est signalée sur le programme : Fête du R.P. Recteur, sous la présidence de M. le comte de Sercey, consul général de France, 27/04/1902.

<sup>73</sup> AFSI, RPO 62, fêtes, *A la France, le séminaire oriental de Saint-François Xavier reconnaissant*, Séance polyglotte offerte à l'abbé Charmetant. Directeur de l'œuvre des écoles d'Orient, dimanche 30 janvier 1887.

<sup>74</sup> ALSI, Diaire de l'Université, 23/2/1884.

Contrairement à ce que pourrait laisser croire un nationalisme étroit dont les missionnaires seraient les promoteurs, l'Université Saint-Joseph valorise le plurilinguisme. On peut y voir un héritage de la pédagogie jésuite (où le français s'effaçait devant le grec et le latin), et une nécessaire adaptation aux conditions locales (qui imposent l'emploi l'arabe) : quoiqu'il en soit, pour les jésuites de Beyrouth, éduquer, c'est enseigner plusieurs langues.

Leurs élèves sont des garçons et la plupart des personnages mis en scène ou mentionnés appartiennent, comme eux, à la gent masculine. Outre de jeunes martyrs, des empereurs ou des rois combattant, ce sont des chevaliers, des soldats ou encore des hommes de religion (pape, évêques, saints, prêtres, missionnaires) comme si l'avenir de ces jeunes gens se réduisaient à cette alternative : l'armée ou la cléricature, la guerre ou le sacerdoce, bref le combat militaire et spirituel pour la foi.

Dans cet univers masculin, les figures féminines sont peu nombreuses. On en cherche en vain dans les pièces de théâtre proprement dites : les incarner aurait de toute façon posé d'épineux problèmes à des acteurs recrutés parmi les élèves ou les professeurs de l'établissement. Le travestissement, inhérent au théâtre, ne saurait franchir certaines limites imposées par la bienséance et la moralité, ce qui oblige parfois de prendre ses aises avec les textes que l'on met en scène. Ainsi *Le pardon* inspiré du *Pater* de François Coppée ne représente pas Rose (pourtant la sœur du curé restée vieille fille) mais le curé lui-même, plus facile à incarner. La pièce d'Henri de Bornier perd aussi son héroïne éponyme, la fille de Roland dont les amours (impossibles donc tragiques) avec Gérald, le fils de Ganelon constituent la trame de l'original : le titre est porté au masculin et Berthe, la fille de Roland devient Roger, le fils. Plus d'amour exploré entre elle et Gérald, mais une amitié virile entre les deux

protagonistes masculins<sup>75</sup>. Seule Jeanne d'Arc fait exception : encore s'agit-il d'une figure féminine très virile et constamment accompagnée de personnages masculins (roi, paysans, soldats, clercs geôliers ...). La femme par excellence, c'est Marie, qui fait l'objet d'un véritable culte. Dans une des séances qui lui est consacrée, les élèves font aussi le portrait de Judith et d'Esther, deux figures bibliques renommées pour avoir sauvé leur peuple. En portant le Messie, la Vierge Marie fait de même à l'échelle de l'humanité. A travers elle, la femme est d'abord mère, jamais épouse. Sur l'image qui illustre la séance consacrée au cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'immaculée conception, sa féminité est dissimulée sous un ample manteau. La mère, c'est aussi celle du missionnaire à laquelle ce dernier fait ses adieux avant de partir « sur les routes »<sup>76</sup>. A l'image de la Vierge Marie, la mère accepte le destin de son fils dû-t-il la quitter (le missionnaire) ou... mourir, comme les « captifs libanais » prisonniers de Perses qui proclament « N'oublions pas les leçons de nos mères ; / Pour notre foi soyons prêts à la mort. » La femme instrument de perversion de l'homme fait cependant une apparition avec la figure de Salomé, sœur d'Hérode. Femme manipulatrice, elle conspire pour convaincre son frère de mettre à mort ses propres fils, Aristobule et Alexandre, « les derniers des Macchabées »<sup>77</sup>.

#### 4. L'Orient et le Liban

Dans ces différents textes, les allusions à l'actualité politique et au Proche-Orient sont rares. Une séance comporte bien une « page d'épopée coloniale » mais elle traite de la... Chine ; une autre met en scène Garcia Moreno président assassiné

---

<sup>75</sup> Ganelon, qui a trahi Roland à Roncevaux, s'est retiré et vit caché sous le nom d'Amaury. Son fils Gérard montre sa bravoure et sa grandeur d'âme en sauvant le fils de Roland des Saxons, mais l'un d'entre eux, prisonnier, le reconnaît. Un sarrasin vient sans cesse provoquer Charlemagne : il remettra Durandal (épée de Roland) à celui qui le vaincra. Personne n'est capable de relever le défi, sauf le fils d'Amaury qui gagne l'épée fameuse. Mais Ganelon est reconnu (par le saxon) : le fils expie aussi pour son père et part avec lui en Palestine. AFSI, RPO 62, Fêtes, *Le fils de Roland, notice historique*.

<sup>76</sup> AFSI, RPO 62, *Sur les Routes*, 1908.

<sup>77</sup> AFSI, RPO 62, *Les derniers des Maccabées*, 1884.

au...Pérou, très loin de Beyrouth<sup>78</sup>. De façon générale, ces différents il est difficile de voir dans ces programmes des allusions à considérations politiques. L'empire ottoman n'est jamais mentionné en tant que tel et les musulmans brillent par leur absence. Cette situation résulte en partie du choix des textes, souvent empruntés aux collèges français de la Compagnie de Jésus. Les discours composés dans le cadre des académies ou les pièces rédigées par les pères de l'Université (comme le P. Marie-Marcel Chopin en 1883 et 1884) offrent davantage de liberté mise à profit pour évoquer l'Orient, Jérusalem, Le Liban et Damas. Jérusalem apparaît à travers son évêque, Hyménée, qui aurait encouragé la conversion de Maurice. Dans *Héraclius*, la ville sainte est représentée par son patriarche qui excite le peuple au combat. Lieu de la conversion et théâtre du combat pour la rédemption (Roland), Jérusalem voit aussi la marche triomphale des armées d'Héraclius : « Au temple de Sion, tous allons sans retard, Aux chants de nos joyeux cantiques, Arborer sous nos saints portiques, Notre glorieux étendard », chante le chœur à la fin de la pièce. Le Liban apparaît aussi dans la pièce avec des captifs prêts au martyr : « Le Persan veut nous mêler à ses fêtes: / devant son Dieu nous courber ! Non, jamais ! / Non, il fera plutôt tomber nos têtes / que de flétrir nos fronts de Libanais ! »<sup>79</sup>. Saint Maroun fait partie des personnages de la pièce mais le programme ne donne pas d'indication sur son rôle. Faut-il voir dans l'empire perse une transposition de l'empire ottoman auquel résisteraient de vaillants Libanais ? La comparaison est tentante, mais l'empire perse de l'Antiquité n'est pas musulman. Ce qui est clair en revanche, c'est que les Libanais sont chrétiens depuis l'Antiquité et prêts au sacrifice suprême pour rester fidèles à leur foi. Une autre séance, plus légère, met aussi en avant le caractère chrétien du Liban dont plusieurs élèves chantent les « gloires et les charmes » en 1894. Son « panorama », son « climat », sa « fertilité », sa « faune » et sa « flore » le rapprochent du « paradis terrestre » et de la « terre promise »<sup>80</sup>. On le

---

<sup>78</sup> AFSI, RPO 62, *Sur les Routes*, 1908 et *Garcia Moreno*, 1891.

<sup>79</sup> AFSI, RPO 62, *Fêtes, Héraclius ou l'exaltation de la Sainte Croix*, 1884.

<sup>80</sup> AFSI, RPO 62, *Fêtes, Gloires et charmes du Liban*, séance offerte au R.P. Provincial à l'occasion de sa visite, le 11 avril 1894.

voit, les thèmes retenus ne touchent guère à l'histoire récente ou à la politique, mais ils insèrent le Liban dans un espace religieux plus large. En 1887, lors de la séance offerte en l'honneur du directeur de l'Œuvre des Écoles d'Orient, il est associé au syriaque. La langue arabe est employée pour raconter « une visite au fils d'Abdel Kader », musulman populaire auprès des catholiques depuis son intervention salvatrice lors de l'été 1860<sup>81</sup>. Avec Saint-Jean Damascène, rare figure de l'Orient qui fait l'objet d'une séance, le monde arabe et les musulmans font leur apparition avec calife et vizir. Mais l'académie insiste davantage sur le « martyr » de la foi : c'est parce qu'il a défendu « les saintes images » que Saint Jean Damascène doit non pas mourir mais renoncer au monde pour entrer au couvent. Et ce n'est pas des musulmans qu'il reçoit ces attaques mais de l'empereur byzantin.

Grâce à son théâtre où alternent séances dramatiques et académies, l'Université Saint-Joseph, ses professeurs et ses élèves prennent part à la naissance d'un nouveau genre littéraire en Orient, le théâtre « à l'occidentale ». En cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle, les textes, le plus souvent en vers, alternent avec des chants ou des morceaux de musique, ce qui sera longtemps le cas dans le théâtre arabe. Il ne s'agit pas toujours de pièces proprement dites : les jésuites recourent à de nombreux exercices oraux et publics (séances ou autres académies) et leur « théâtre » mêle longtemps des textes de natures différentes. Plus que la comédie ou la farce, qui avaient fait les grandes heures de Ghazir, les jésuites de Beyrouth privilégient le drame ou la tragédie. Les auteurs classiques n'ont cependant pas leur faveur. Ils leur préfèrent des textes moins prestigieux aux valeurs morales plus sûres, qu'ils adaptent, traduisent et modifient en fonction des impératifs qui sont les leurs, comme le font les auteurs de la *Nahda*.

Nouveau au plan littéraire, le théâtre l'est aussi si l'on se place sur le plan pédagogique. Il témoigne de l'importance que gardent à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle la

---

<sup>81</sup> AFSI, RPO 62, fêtes, *A la France, le séminaire oriental de Saint-François Xavier reconnaissant*, Séance polyglotte offerte à l'abbé Charmetant, 1887.

pratique de l'oral, la déclamation et l'éloquence, si prisées dans la littérature arabe classique. Pour les jésuites, il ne s'agit pas d'une adaptation aux goûts ou aux mœurs locales mais de celle du *ratio studiorum* qui continue de dicter les exercices à mettre en œuvre dans leurs établissements. : Avec son imprimerie et l'éducation qu'elle dispense, l'Université Saint-Joseph est le vecteur d'une culture de l'écrit. Avec son théâtre, elle valorise l'oralité comme moyen d'apprendre et faire de circuler des textes.

Tournées vers l'Antiquité et le Moyen-Âge européen, autrement dit vers un monde chrétien ou en passe de le devenir, les séances de l'Université Saint-Joseph délimitent un espace extérieur (et étranger) au monde arabe et musulman qui est pourtant le sien. De ce point de vue, elle se montre beaucoup moins ouverte que son rival, le Syrian Protestant College qui s'inscrit plus résolument dans un monde arabe encore en devenir. Elle apparaît aussi plus réactionnaire au sens premier du terme, regardant le passé plus que tendue vers l'avenir.

Îlot chrétien, l'Université Saint-Joseph est aussi un espace masculin : les élèves et leurs professeurs appartiennent tous à la gent masculine. Jusqu'au début du XXe siècle, où se dessine une ouverture vers les familles, le public est composé uniquement de « Messieurs » ou de clercs. Devant lui, les élèves glorifient des qualités attribuées aux hommes : le courage, l'ardeur au combat, la loyauté. Quasiment pas de femmes si ce n'est des mères, dont la Vierge Marie offre le modèle. Aux enfants, les jésuites prêchent l'obéissance à leurs parents et particulièrement à leurs mères qu'ils présentent comme les éducatrices par excellence : ce sont elles qui transmettent la foi. Le monde des adultes, celui des élites du pouvoir et de la foi, dans lequel les garçons devenus hommes sont appelés à évoluer plus tard, est quant à lui un univers masculin, dont les femmes sont totalement exclues.

Séances dramatiques et académies sont au service d'un projet éducatif essentiellement religieux. A travers les héros, les martyrs, (parfois saints), les rois ou les chevaliers qu'incarnent les élèves, les jésuites exaltent la fidélité à l'Église



catholique, l'obéissance à son chef, le Pape, et plus généralement la soumission aux clercs. Dieu sauveur et tout-puissant, Jésus enfant, Marie mère de tous, telle est la trinité de l'Université Saint-Joseph à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, fondement d'une foi que les élèves sont appelés à professer jusqu'au martyr.

Quelle a pu être la postérité de ces discours ? Les martyrs de l'empire romain étaient vénérés dans les Églises orientales, mais la mort au nom de la foi ne fait pas partie des attributs des saints libanais contemporains : Saint Charbel et Saint Na'amat Allah al-Hardini incarnent à la perfection le moine oriental soumis aux règles de son ordre. Aucun des deux n'a connu de mort violente sous les coups du martyre<sup>82</sup>. Plus que la mort, c'est en fait la fidélité (que le martyr est prêt à assumer jusqu'à la mort) qui importe. Cette fidélité fait partie des fondements du nationalisme maronite qui s'élabore à cette époque : moins mortifère, elle n'en est pas moins exaltée et défend avec acharnement l'idée d'un perpétuel attachement de l'Église maronite à l'Église catholique et romaine.

---

<sup>82</sup> Bernard Heyberger, « Saint Charbel Makhlouf, ou la consécration de l'identité maronite », in *Saints et Héros du Moyen-Orient contemporain*, p. 139-159